

Philothée O'NEDDY

FEU ET FLAMME
ET AUTRES TEXTES

Édition par Aurélia CERVONI



PARIS
HONORE CHAMPION EDITEUR
2021

www.honorechampion.com

PHILOTHÉE O'NEDDY, L'AUTRE « LYCANTHROPE »

Auguste-Marie Dondey, dit Théophile Dondey de Santeny, connu sous le pseudonyme anagrammatique de Philothée O'Neddy, est un authentique « maudit ». Héros de la bataille d'*Hernani*¹, celui que Théophile Gautier comparait à un Othello « blond » fut un météore du romantisme². Il nous reste de lui un recueil de poèmes, *Feu et flamme*, publié à compte d'auteur à la Librairie orientale Dondey-Dupré. Le reliquat de son œuvre poétique, ainsi qu'une vingtaine de chroniques dramatiques et des romans inachevés, ont été recueillis en 1877 et 1878 par les soins de son ami d'enfance, Ernest Havet, professeur au Collège de France.

Feu et flamme, publié en août 1833, est l'une des œuvres les plus représentatives du Petit Cénacle, qui rassemble, à partir de l'automne de 1829, de jeunes poètes et de jeunes artistes ultraromantiques. Pétrus Borel leur a dédié ses *Rhapsodies*, sorties de presse en décembre 1831 :

C'est à vous surtout, compagnons, que je donne ce livre ! il a été fait parmi vous, vous pouvez le revendiquer. Il est à toi, Jehan Duseigneur, le statuaire, beau et bon de cœur, fier et courageux à

¹ Voir le récit d'Adèle Hugo dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863) : « Tous les amis de l'auteur et tous ceux qui désiraient le triomphe de l'art nouveau étaient venus s'offrir. [...] J'ai retrouvé une liste des tribus Gautier, Gérard, Pétrus Borel, etc. J'y lis les noms suivants : [...] Augustus Mac-Keat (Auguste Maquet), Prévault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy, Philadelphie O'Neddy, Gigoux, Laviron [...] » (Victor Hugo, *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Paris, Le Club français du livre, t. III/2, 1967, p. 1330-1331.) Sur le prénom « Philadelphie », voir ci-dessous, p. 11.

² Théophile Gautier, « Autres médaillons. Philothée O'Neddy », *Le Bien public*, 14 avril 1872 ; rééd. dans *Histoire du romantisme*, Paris, Charpentier, 1874 ; voir ci-dessous, p. 236.

l'œuvre, pourtant candide comme une fille : courage ! ta place serait belle, la France pour la première fois aurait un statuaire français. — À toi, Napoléon Thom, le peintre, air, franchise, poignée de main soldatesque, courage ! tu es dans une atmosphère de génie. — À toi, bon Gérard, quand donc les directeurs gabelous de la littérature laisseront-ils arriver au comité public tes œuvres, si bien accueillies de leurs petits comités. — À toi, Vigneron, qui as ma profonde amitié, toi, qui prouves au lâche ce que peut la persévérance ; si tu as porté l'auge, Jameray Duval a été bouvier. — À toi, Joseph Bouchardy, le graveur, cœur de salpêtre ! — À toi, Théophile Gautier. — À toi, Alphonse Brot ! — À toi, Augustus Mac-Keat ! à toi, Vabre ! à toi, Léon ! à toi, O'Neddy ! etc. ; à vous tous ! que j'aime³ !

Deux noms, parmi ces dédicataires, sont passés à la postérité : Gérard de Nerval et Théophile Gautier. Les autres sont tombés dans l'oubli. Jehan Duseigneur (1808-1866) a sculpté une série de médaillons représentant les membres du Petit Cénacle ; exposés au musée Colbert en mai 1832 puis au Salon de 1833, ils sont conservés aujourd'hui au musée Carnavalet. Joseph Bouchardy (1810-1870) a renoncé à la gravure vers 1836 pour se tourner, avec succès, vers le mélodrame et le vaudeville ; son œuvre la plus connue est *Le Sonneur de Saint-Paul*, « un des plus grands, des plus longs et des plus fructueux succès du boulevard », selon la formule de Théophile Gautier⁴. Alphonse Brot (1809-1895) est l'auteur d'un recueil de poésies, *Chants d'amour* (1829), d'une vingtaine de romans ainsi que d'une quinzaine d'œuvres dramatiques en collaboration. Auguste Maquet (1813-1888), qui se faisait appeler Augustus Mac-Keat en 1833, a signé plusieurs romans avec

³ Pétrus Borel, *Œuvres poétiques et romanesques*, textes choisis et présentés par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, 2017, p. 36. Sur le Petit Cénacle, voir Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Paris, Fayard, 1995, p. 75-78 ; Anne Geisler-Szmulewicz, « Naissance et renaissance d'une "camaraderie" : le Petit Cénacle dans *Histoire du romantisme* de Théophile Gautier », *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-décembre 2010, p. 605-618 ; Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie littéraire*, Genève, Droz, 2008, p. 179-196 ; Jean-Luc Steinmetz, *Pétrus Borel*, Paris, Fayard, 2002, p. 47-62 ; Stéphane Guégan, *Théophile Gautier*, Paris, Gallimard, 2011, p. 47-53 ; Pétrus Borel, *Œuvres poétiques et romanesques*, éd. Michel Brix, p. 7-17.

⁴ Théophile Gautier, *Histoire du romantisme* suivi de *Quarante portraits romantiques*, édition préfacée et établie par Adrien Goetz, avec la collaboration d'Itaï Kovács, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p. 78.

Alexandre Dumas. Les informations sur Napoléon Thomas et Jules Vabre sont rares. Le premier a gravé des lithographies inspirées du théâtre et de l'opéra, parmi lesquelles six planches (1866) illustrant *Il trovatore* de Verdi. Le second, qui était architecte, est connu pour le titre d'un ouvrage qui n'a jamais vu le jour, *l'Essai sur l'incommodité des commodes* ; selon Théophile Gautier, il avait le projet de traduire Shakespeare⁵. On ignore tout de Léon Clopet, sinon qu'il était lui aussi architecte, et de Vignerons. Théophile Gautier, dans *l'Histoire du romantisme*, ajoute deux noms à la liste donnée par Pétrus Borel : Eugène Bion (1807-1860), statuaire, à qui l'une des *Rhapsodies* est dédiée, et Célestin Nanteuil (1813-1873), peintre et graveur, auteur de frontispices ornant *Notre-Dame de Paris*, la deuxième édition des *Rhapsodies* de Borel⁶, *Les Jeunes-France* de Gautier et *Feu et flamme*. Une lettre d'Augustin Gautié, cousin de Nerval, datée de décembre 1853 ou de janvier 1854, confirme la présence d'Eugène Bion et de Célestin Nanteuil dans les rangs du Petit Cénacle⁷. Dans la lettre qu'il adresse à Charles Asselineau le 23 septembre 1862, Théophile Dondey indique pour sa part que la « synagogue » comptait « six poètes : Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Théophile Gautier, Alphonse Brot, Augustus Mac-Keat et Philothée O'Neddy »⁸, mais ne dit rien de leurs camarades peintres et graveurs. Le témoignage le plus tardif relatif à la composition du Petit Cénacle est une lettre d'Alphonse Brot au vicomte de Lovenjoul, datée du 11 mai 1882. Elle indique que le sculpteur Augustin Préault (1809-1879) faisait partie du groupe :

J'ai compté parmi les plus vieux amis de Théophile Gautier ; notre intimité remontait à 1829 ; nous faisons partie de cette société de jeunes cerveaux brûlés qu'on appelait la camaraderie.

⁵ Voir *ibid.*, p. 90-91.

⁶ La première édition des *Rhapsodies*, ornée d'un frontispice gravé par Joseph Bouchardy, a paru chez Levavasseur en 1832 ; la deuxième, ornée d'un frontispice gravé par Célestin Nanteuil, a paru chez Bousquet en 1833. Voir Michel Brix, « La deuxième édition des *Rhapsodies* de Pétrus Borel », *Studi francesi* (Turin), n° 183, septembre-décembre 2017, p. 487-489.

⁷ Lettre d'Augustin Gautié à Nerval, citée par Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1861, reprint Genève, Slatkine, 1968, p. 212.

⁸ Ci-dessous, p. 225.

Cette société se composait de Jehan Duseigneur, le sculpteur distingué qui nous a tous reproduits à cette époque, d'Augustus Mack Keat, aujourd'hui Auguste Maquet, de Pétrus Borel, dit le Lycanthrope, de Filothé'o'Neddy, le petit Dondey, de Joseph Bouchardy, d'Auguste Préault, et de votre serviteur⁹.

Dans une lettre à Sainte-Beuve, qui date probablement de la fin de 1831, Nerval évoque l'émulation qui régnait au sein de « la camaraderie du Petit Cénacle » :

J'ai bien compris tout cela depuis deux ans que je le [Jehan Duseigneur] connais et que je suis entré dans le petit *cénacle* dont il fait partie et où je m'attache de plus en plus. Certes il n'a pas été formé dans l'intention de parodier l'autre, le glorieux *cénacle* que vous avez célébré, mais seulement pour être une *association* utile et puis un public de choix où l'on puisse essayer ses ouvrages d'avance et satisfaire jusqu'à un certain point ce besoin de publication qui fait qu'on éparpille un avenir de gloire en de petits triomphes successifs. C'est aussi un aiguillon bien puissant que de s'entendre demander tous les jours : qu'as-tu fait ? et que de voir autour de soi des gens qui travaillent¹⁰.

La préface de *Feu et flamme* fait écho aux propos de Nerval : le recueil se veut une contribution à la « Babel artistique et morale » que « l'élite des intelligences » de son époque « a entrepris d'édifier »¹¹. La *Nuit première* constitue en outre un précieux témoignage sur les réunions exaltées du Petit Cénacle, dans l'atelier de Jehan Duseigneur¹². Reflet de la philosophie libertaire du groupe, de son goût pour les excentricités de tous ordres et de son culte pour Victor Hugo, elle nuance l'image caricaturale de la jeunesse romantique donnée par Léon Gozlan dans une série d'articles intitulée « Les Jeunes-France », publiée dans le *Figaro* entre le 30 août et le 24 octobre 1832¹³. Trois décennies plus tard, en

⁹ Lettre conservée dans le fonds Lovenjoul, à la Bibliothèque de l'Institut, cote Lov G 1158 ; citée dans la *Correspondance* de Théophile Gautier, édition établie par Claudine Lacoste-Veysseyre, Genève, Droz, t. I, 1985, p. 379.

¹⁰ Nerval, lettre à Sainte-Beuve, [fin de 1831 ?] ; *Œuvres complètes*, édition sous la direction de Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1989, p. 1285.

¹¹ Ci-dessous, p. 41.

¹² *Nuit première* ; ci-dessous, p. 47-59.

¹³ Voici le détail de ces articles publiés dans le *Figaro* : « Les Jeunes-France », 30 août 1831 ; « Lettre d'un Jeune-France », 1^{er} septembre 1831 ; « Les dames

novembre 1866, dans un article en trois livraisons sur Théophile Gautier, Sainte-Beuve accordera quelques paragraphes empreints de nostalgie au Petit Cénacle, caractérisé selon lui par « l'enthousiasme exalté pour tous les vieux maîtres gothiques et non classiques, le mépris du médiocre, l'horreur du lieu commun et du vulgaire, l'ardeur et la fièvre d'un renouvellement¹⁴ ».

Les signes de connivence entre Philothée O'Neddy et ses camarades sont nombreux. En 1829, Alphonse Brot cite en épigraphe de son *Septième chant d'amour* des vers tirés d'un « Fragment de *Parisina* », qui deviendra la *Nuit septième* de *Feu et flamme*. Un poème des *Rhapsodies* de Pétrus Borel, *Heur et malheur*, est dédié « À Philadelphie O'Neddy ». La quatrième de couverture du recueil de Borel annonce quelques publications à venir, parmi lesquelles un recueil de poésies intitulé *Mosaïques*, par le même « Philadelphie O'Neddy » :

PÂTURE À LISEURS, par Pétrus Borel, 1 vol. in-8°, orné de vignettes de Napol. Thom. et de Joseph Bouchardy. 7 f. 50 c.

Du même auteur, APPEL AUX JEUNES FRANÇAIS À CŒUR DE LION, brochure in-8°. 2 f.

ODELETTES et ÉTUDES DRAMATIQUES, par Gérard.

MOSAÏQUES, par Philadelphie O'Neddy.

ODES ARTISTIQUES, par Théophile Gautier.

MATER DOLOROSA, par Augustus Mac-Keat.

ESSAI SUR L'INCOMMODITÉ DES COMMODES, par Jules Vabre.

Dans *Le Bol de punch*, un conte de Théophile Gautier recueilli dans *Les Jeunes-France*, un personnage se nomme Philadelphie, en hommage encore, probablement, à Théophile Dondey, qui n'a choisi que tardivement le prénom anagrammatique de « Philothée » (« qui aime dieu », en grec), dérivé de la même étymologie que « Philadelphie » (« qui aime ses frères »). Le poète lui-même fait référence, dans *Feu et flamme*, aux œuvres de ses amis : il emprunte

Jeunes-France », 3 septembre 1831 ; « Le festin des Jeunes-France », 10 septembre 1831 ; « Ameublement des Jeunes-France », 12 septembre 1831 (ci-dessous, p. 167-170) ; « Le Jeune-France en voyage », 4 octobre 1831 ; « Les cuisiniers Jeunes-France », 24 octobre 1831.

¹⁴ Sainte-Beuve, « Théophile Gautier », *Le Constitutionnel*, 16, 23 et 30 novembre 1866 ; recueilli dans *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, t. VI, 1866, p. 281.

l'une des épigraphes de *Nuit première* à un poème de Pétrus Borel, *À Jules Vabre, architecte* ; l'épigraphe de *Nuit quatrième* au futur prologue de *Madame Putiphar* ; les deux épigraphes de la *Nuit sixième* à *Albertus* de Gautier et à un poème non identifié d'Alphonse Brot.

Marc de Montifaud (pseudonyme de Marie-Amélie Chartroule de Montifaud) rapporte que Philothée O'Neddy aurait participé à un épisode de la vie du Petit Cénacle qui se serait déroulé vers 1831 — le « camp des Tartares », expérience communautaire inspirée par le fouriérisme, qui prit la forme d'un camp naturiste installé en haut de la montagne de Rochechouart :

Une poignée de jeunes gens groupés autour de Pétrus Borel, le lycanthrope, ayant loué une maison en haut de la montagne Rochechouart, s'y installèrent pour travailler et rêver. Ils appelaient l'habitation leur montagne, par dérision envers les Saints-Simoniens établis à Ménilmontant. Une sainte horreur du convenu les dirigeait : la haine du bourgeois, haine si substantielle, si forte, qu'elle nourrit ceux chez lesquels elle est restée incrustée, comme le lierre dans une muraille.

[...] Effroi du quartier, ils avaient donné à leur groupe le nom de *Camp des Tartares*. On y vivait en plein air, sous des tentes. C'étaient Bouchardy, Philothée O'Neddy, Piccini, Jules Vabre, Jehan Duseigneur, Gautier, Gérard, Auguste Mac Keat ; etc. Le vêtement fut prohibé. Les épiciers et les gens à professions libérales du quartier portèrent plainte. [...] Le commissaire de police, assourdi par les bouchers, les huissiers, les médecins, les notaires, les avoués, les quincaillers et les apothicaires, se crut obligé de faire une descente au Camp des Tartares et d'ordonner des caleçons¹⁵.

Selon Marc de Montifaud, l'absolu de l'art, qui était « dogme fondamental de la petite colonie du Camp des Tartares¹⁶ » trouve sa formulation la plus aboutie dans *Feu et flamme*. Il faut néanmoins considérer ce récit avec prudence. Publié tardivement, en 1878, l'ouvrage de Marc de Montifaud se fonde en grande partie sur les souvenirs d'Arsène Houssaye¹⁷, qui n'a pu fréquenter le Petit

¹⁵ Marc de Montifaud, *Les Romantiques*, Paris, Reiff, 1878, p. 175-177.

¹⁶ *Ibid.*, p. 183.

¹⁷ Marie-Amélie Chartroule (1845-1912) avait épousé en 1867 le comte Juan-François-Léon Quivogne de Montifaud, qui était le secrétaire d'Arsène Houssaye et lui ouvrit les portes de *L'Artiste*. Elle collabora à la revue de 1865 à 1877, en particulier en tant que critique d'art.

Cénacle : il raconte dans ses mémoires avoir fait la connaissance de Théophile Gautier au Salon de 1833, soit deux ans après l'épisode du « camp des Tartares »¹⁸.

Soucieux de subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur après la mort de son père le 11 avril 1832, Théophile Dondey embrasse en juin de la même année une carrière d'employé à la comptabilité générale du ministère des Finances¹⁹. Peu à peu, il s'éloigne du Petit Cénacle. Comme en témoigne sa lettre à Asselineau du 23 septembre 1862, il a néanmoins envisagé de contribuer à un ouvrage collectif : *Les Contes du Bousingo, par une camaraderie*. Annoncé à l'automne de 1832 sur la quatrième de couverture d'*Albertus* de Gautier et sur celle de la deuxième édition des *Rhapsodies* de Borel²⁰, ce recueil devait contenir entre autres *La Main de gloire* de Nerval et *L'Homme vexé. Onuphrius Wphly* de Gautier, publiés dans *Le Cabinet de lecture* respectivement les 24 septembre et 4 octobre 1832²¹. Les contes que Dondey a fait paraître en 1842 (*Histoire d'un anneau enchanté*) et 1843 (*Le Lazare de l'amour*) sont-ils un reliquat de ce projet²² ? L'hypothèse est séduisante, mais aucun élément ne permet de l'étayer.

¹⁸ Voir Arsène Houssaye, *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle* (1885), reprint Genève, Slatkine, t. I, 2013, p. 292.

¹⁹ Ernest Havet, *Notice sur Philothée O'Neddy*, Paris, Charpentier, 1877, p. 5-6. Voir aussi Philothée O'Neddy, *Feu et flamme*, publié avec une introduction et des notes par Marcel Hervier, Paris, Éditions des Presses françaises — Société d'édition « Les Belles Lettres », « Bibliothèque romantique », 1926, p. xx ; « Chronologie », dans *Philothée O'Neddy (Auguste Marie Dondey, dit Théophile, 1811-1875). Un brigand de la pensée*, [préface de Jean-Luc Faivre], Alfortville, Librairie Jérôme Doucet, 2011 [non paginé] ; « Chronologie », établie par Jérôme Doucet, avec l'aide de Jean-Luc Faivre et Olivier Feigner, *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 35, 2013, p. 20-22.

²⁰ *Albertus* fut enregistré à la *Bibliographie de la France* le 10 novembre 1832. La deuxième édition des *Rhapsodies* de Borel, publiée chez Bousquet, ne fut pas enregistrée à la *Bibliographie de la France* ; elle porte la date de 1833 (voir Michel Brix, « La deuxième édition des *Rhapsodies* de Pétrus Borel », art. cit.).

²¹ *Le Cabinet de lecture* annonce que *Onuphrius* et *La Main de gloire* sont destinés à être recueillis dans « *Les Contes du Bousingo, par une camaraderie* » (voir Pétrus Borel, *Œuvres poétiques et romanesques*, éd. Michel Brix, p. 14).

²² Voir ci-dessous, p. 23.

La lettre de Dondey à Asselineau de septembre 1862 fournit quoi qu'il en soit des informations importantes sur la genèse des *Contes du Bousingo* :

— Un beau jour, quelques-uns d'entre nous firent quelque part un dîner assez vif. En s'en revenant, *sub nocte per umbram*, on était très bruyants, on chantait une chanson peu attique, dont le refrain était *Nous avons fait* ou *Nous ferons du bousingo* (notez bien l'orthographe). Bref, on scandalisa tout un quartier de Lutèce, et on commit amplement le délit de tapage nocturne. [...] Cependant le mot de *bousingo* ayant fort retenti, les bourgeois s'en emparèrent, et avec leur bonne foi et leur bon goût habituels, se mirent à affirmer dans les feuilles de l'*ordre et des saines doctrines*, que les jeunes républicains venaient de prendre ce surnom *Bousingots* [...]. On en rit d'abord parmi nous. Théophile Gautier s'écria : Ces ânes de bourgeois, ils ne savent pas seulement comment s'écrit bousingo ! Pour leur apprendre un peu d'orthographe, nous devrions bien publier à plusieurs un volume de contes que nous intitulerions bravement *Contes du bousingo* ! — La proposition fut très acclamée, et on se mit au travail²³.

S'il ne commente pas le terme de *camaraderie*, — allusion au mot polémique d'Henri de Latouche, qui comparait les romantiques à une « petite société d'apôtres », « enfermée en elle-même pour s'encourager »²⁴ —, Dondey réagit aux abus de langage des détracteurs du romantisme en récusant le terme *bousingo* ou *bousingot*, fortement connoté. Désignant par métonymie les Volontaires du Havre, coiffés d'un long chapeau pointu (le bousingot), venus prendre part aux journées de Juillet 1830, le terme *bousingot* était employé dans les journaux conservateurs, à des fins satiriques, contre les étudiants républicains²⁵. Selon l'auteur de *Feu et flamme*, le titre *Contes du Bousingo* n'était qu'une provocation ; il n'impliquait nullement l'adhésion des jeunes romantiques — les

²³ Ci-dessous, p. 226-227.

²⁴ Henri de Latouche, « De la camaraderie littéraire », *Revue de Paris*, 11 octobre 1829, p. 103. Voir Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie littéraire*, *op. cit.*, p. 51-68.

²⁵ Sur la distinction entre Bousingots (ou Bouzingots) et Jeunes-France, voir Paul Bénichou, « Jeune-France et Bousingots. Essai de mise au point », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-juin 1971, p. 439-462 ; Pétrus Borel, *Œuvres poétiques et romanesques*, éd. Michel Brix, p. 11-14.

« Jeunes-France » — aux idéaux révolutionnaires : « jamais il n'y a eu de *Bouzingotisme*, ni de *Bouzingots*. Jamais les *Jeunes-France* de notre groupe (c'est seulement ainsi que nous nous appelions, et qu'il faut nous appeler) ne se sont affublés d'un tel substantif et d'un pareil qualificatif²⁶. » Pour mieux dissocier le Petit Cénacle du cercle des militants républicains, Dondey orthographie le terme *bouzingot* avec un -z et le fait dériver de *bouzin* (bruit, tapage). Dans une note publiée en 1866 en appendice du tome VI des *Nouveaux lundis*, Sainte-Beuve fait lui aussi état d'un malentendu relatif à l'usage du terme *bousingot*. Évoquant la « méprise » d'Auguste Le Prevost, antiquaire normand et homme de lettres, qui traitait Théophile Gautier d'« ambassadeur bousingot », il écrit : « Auguste Le Prevost méconnaissait le *jeune France* ; il appelait *bousingot* ce qu'il y avait de plus opposé à cette catégorie de politiques tapageurs et communs²⁷. » Aux bousingots, politisés et fomenteurs d'émeutes, Sainte-Beuve oppose une élite artiste et bohème, les jeunes-France. À l'instar de Théophile Dondey, dans sa lettre à Asselineau, il récuse l'extension sémantique du terme *bousingot* à l'ensemble de la jeunesse romantique. En 1885, dans ses mémoires, Arsène Houssaye racontera une autre histoire sur l'origine du terme, qu'il jugera appliqué « mal à propos aux républicains », en faisant abstraction du contexte révolutionnaire des années 1830 :

C'était l'époque du punch aux flammes bleues, le souper des romantiques.

[...] Nous tournions autour de la flamme bleue comme des possédés, avec des femmes de hasard, tout en improvisant une ronde. La rime était Go ou Goth. Cette rime avait été donnée par le nom de Hugo. [...] Et voilà comment le mot Bousin-goth eut ses petites entrées dans la langue française. C'était trop d'honneur²⁸.

Là encore, il faut considérer avec prudence le récit d'Houssaye, qui n'a pu participer aux réunions du Petit Cénacle.

²⁶ Ci-dessous, p. 226.

²⁷ Sainte-Beuve, « Appendice. Sur les *Jeune France* », dans *Nouveaux lundis*, *op. cit.*, t. VI, p. 453-454.

²⁸ Arsène Houssaye, *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle*, rééd. cit., t. I, p. 313.

La mise au point de Dondey ne doit pas être prise pour argent comptant. Certes, Théophile Gautier refuse l'engagement politique dans la préface d'*Albertus*, où il défend l'autonomie de l'art :

Quant aux utilitaires, utopistes, économistes, saint-simoniens et autres qui lui demanderont à quoi cela rime. — Il répondra : le premier vers rime avec le second quand la rime n'est pas mauvaise, et ainsi de suite.

À quoi cela sert-il ? — Cela sert à être beau. — N'est-ce pas assez²⁹ ?

Mais les positions de Gautier, auxquelles Dondey fait écho dans sa lettre à Asselineau de 1862, contrastent avec les déclarations de Pétrus Borel, qui exprime ses convictions républicaines dans la préface des *Rhapsodies* :

Oui ! je suis républicain, mais ce n'est pas le soleil de Juillet qui a fait éclore en moi cette haute pensée, je le suis d'enfance, mais non pas républicain à jarretière rouge ou bleue à ma carmagnole, pérorateur de hangar, et planteur de peupliers ; je suis républicain, comme l'entendrait un loup-cervier : mon républicanisme, c'est de la lycanthropie ! — Si je parle de République, c'est parce que ce mot me représente la plus large indépendance que puisse laisser l'association et la civilisation³⁰.

Borel fut longtemps considéré comme l'archétype du « bousingo ». La « Notice sur Champavert », publiée en tête de *Champavert, contes immoraux* (1833), montre qu'il avait conscience de sa réputation, ainsi que des malentendus liés au sémantisme du terme *bousingo* : « il [Borel lui-même] fut même regardé par beaucoup comme le grand prêtre de cette camaraderie du bousingo, dont on fit grand scandale, et dont on a par méchanceté et par ignorance perverti les intentions et le titre³¹. » L'image du « grand prêtre » bousingo poursuivra Borel pendant plusieurs décennies. Dans l'article qu'il lui consacre dans la *Revue fantaisiste* le 15 juillet

²⁹ Gautier, préface d'*Albertus* ; *Œuvres poétiques complètes*, édition établie par Michel Brix, Paris, Bartillat, 2004, rééd. 2013, p. 809-810. Voir Damiano De Pieri, « Aux sources de la poésie de Théophile Gautier : la préface d'*Albertus* », *Studi francesi* (Turin), n° 175, 2015, p. 35-53.

³⁰ Pétrus Borel, *Œuvres poétiques et romanesques*, éd. Michel Brix, p. 36-37.

³¹ *Ibid.*, p. 101.

1861, Baudelaire reconnaît précisément chez l'auteur de *Champavert* l'« expression la plus outréculante et la plus paradoxale de l'esprit des *Bousingots*, ou du *Bousingo* », défini comme un « républicanisme misanthropique » :

Cet esprit à la fois littéraire et républicain, à l'inverse de la passion démocratique et bourgeoise qui nous a plus tard si cruellement opprimés, était agité à la fois par une haine aristocratique sans limites, sans restrictions, sans pitié, contre les rois et contre la bourgeoisie, et d'une sympathie générale pour tout ce qui en art représentait l'excès dans la couleur et dans la forme, pour tout ce qui était à la fois intense, pessimiste et byronien ; dilettantisme d'une nature singulière, et que peuvent seules expliquer les haïssables circonstances où était enfermée une jeunesse ennuyée et turbulente³².

D'autres membres du Petit Cénacle, comme Nerval, revendiquent leur appartenance à la confrérie des *bousingos*. En réaction à un article de Champfleury publié le 3 mai 1849, qui le dépeint comme un membre de la « bande du Bousingot », Nerval souligne la signification politique du terme :

Je ne suis donc pas un sceptique ne m'occupant ni de politique ni de socialisme... Dans ce dernier cas, comment notre ami Champfleury aurait-il pu me classer parmi les membres de cette association, mal appréciée jusqu'ici, qu'on appela les bousingots³³ ?

Rédigée trente ans après la dispersion du Petit Cénacle, la lettre de Dondey à Asselineau minimise les sympathies républicaines de certains membres du groupe. Témoinnant de divergences de vue au sein de la « camaraderie »³⁴, elle reflète l'allergie de Théophile Dondey à l'engagement politique.

Le fait que les *Contes du Bousingo* n'ont jamais vu le jour est révélateur de la fragilité du Petit Cénacle. Au début de l'année 1833,

³² Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 155.

³³ Gérard de Nerval, lettre au rédacteur en chef du *Messageur des théâtres* [Achille Denis ? Auguste Lireux ?], 4 ou 5 ou 6 mai 1849 ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 1430. Voir Paul Bénichou, « Jeune-France et Bousingots [...] », art. cit., p. 450-451.

³⁴ Sur le discours contradictoire des membres du Petit Cénacle, voir Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie littéraire*, op. cit., p. 187-189.

le groupe n'existe sans doute plus en tant que tel. Aucun de ses membres ne collabore à *La Liberté*, « journal des arts », publié de juillet 1832 à février 1833 et dont Pétrus Borel est le rédacteur en chef³⁵. Dans la préface de *Feu et flamme*, sorti de presse en août 1833, Théophile Dondey prend ses distances avec ses camarades :

Ce volume n'a pas d'autre prétention que celle d'être le faisceau de mes meilleures ébauches d'écolier ; lesquelles consistent simplement en rêveries passionnées et en études artistiques.

Il est bien vrai cependant qu'on y trouve çà et là quelques fortes empreintes de lycanthropie, quelques anathèmes contre les lèpres sociales : mais on aurait tort de prendre au pied de la lettre ces manifestations, qui ne sont, pour la plupart, que des boutades fougueuses³⁶.

Les enquêtes policières dont le groupe faisait l'objet, en raison des sympathies républicaines de Borel et de quelques autres, ont peut-être accéléré sa dissolution : deux documents, datés des 20 mars et 5 avril 1832, découverts récemment par Jean-Claude Féray, montrent que le Petit Cénacle était surveillé par la police, qui décrit ses membres comme « de soi-disant républicains », « déterminés et tous armés de poignards » et « signalés comme sodomistes »³⁷.

On ignore si Théophile Dondey a fréquenté la Bohème du Doyenné, installée dans la rue et dans l'impasse du Doyenné et dont les figures de proue étaient Gautier, Nerval, le peintre Camille Rogier et Arsène Houssaye. Sainte-Beuve, dans son article sur Théophile Gautier de novembre 1866, prétend que Dondey était un familier des lieux :

³⁵ Anthony Glinoe, « À la lisière de l'avant-garde esthétique : *La Liberté, journal des arts* », dans *Romantismes. L'esthétique en acte*, sous la direction de Jean-Louis Cabanès, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2009, p. 213-226. Sur *La Liberté*, voir aussi Patrick Berthier, *La Presse littéraire et dramatique au début de la monarchie de Juillet (1830-1836)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1997, p. 778-789.

³⁶ Préface de *Feu et flamme* ; ci-dessous, p. 43.

³⁷ Voir Jean-Claude Féray, « Gérard de Nerval (24 ans), étudiant en médecine, et Pétrus Borel (23 ans) surveillés comme "sodomistes" par la police parisienne en 1832 », *Quintes-feuilles*, n° 12, décembre 2013, p. 1-5, en ligne ; Michel Brix, « Jeunes-France, Bousingots, Tartares et... Cochons », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 38 : *Gautier et Nerval*, 2016, p. 13-26.

En ce temps-là précisément (1833), il [Théophile Gautier] était allé se loger avec quelques amis dans la rue et l'impasse du Doyenné, ce reste du vieux Paris, un îlot perdu et oublié dans un coin de la place du Carrousel. Il a décrit, en tête d'un article sur Marilhat, l'une des scènes de cette vie d'artiste qu'il menait en commun avec Camille Rogier, Gérard de Nerval et Arsène Houssaye, ses proches voisins, et où venaient prendre journallement leur part Bouchardy, Célestin Nanteuil, Jean ou *Jehan* Duseigneur ; *Petrus* Borel le *Lycanthrope* ; Dondey qui, par anagramme, se faisait appeler *O'Neddy*, à l'irlandaise, et qui lançait un volume de vers intitulé : *Feu et flamme* ; Auguste Maquet qu'on appelait, lui, *Augustus Mac-Keat*, à l'écoissaise. C'était à qui, dans ce jeune monde, donnerait à son nom comme à son costume une coupe non bourgeoise, une tournure bien Moyen Âge ou étrangère. La rue et l'impasse du Doyenné, à deux pas de la royauté citoyenne, et lui faisant la nique, était le quartier général des *jeunes France*³⁸.

Le récit de Sainte-Beuve est néanmoins sujet à caution. Il invoque l'article de Gautier sur Prosper Marilhat, publié dans la *Revue des deux mondes* le 1^{er} juillet 1848. Or ni le nom de Dondey, ni ceux de Jehan Duseigneur, de Joseph Bouchardy et d'Auguste Maquet, n'y apparaissent. Dondey n'apparaît pas non plus dans *La Bohême galante* et dans les *Petits châteaux de Bohême* de Nerval, qui relatent quelques épisodes saillants de l'histoire de la bohème du Doyenné, ni dans les souvenirs d'Arsène Houssaye, publiés en 1885³⁹.

Après l'aventure du Petit Cénacle, Théophile Dondey reste en contact avec quelques-uns de ses anciens amis. Entre novembre 1836 et décembre 1837, il échange une correspondance avec Pétrus Borel, qui s'est retiré dans un village de Champagne, le Bas-Baizil, pour rédiger son roman noir, *Madame Putiphar* (1839). Dondey joue le rôle d'intermédiaire entre Borel et son éditeur, Ollivier. Il apporte à l'imprimeur, François-Paulin Terzuolo, des chapitres de *Madame Putiphar* destinés à la composition. Le 7 avril 1837, Borel demande à son ami de relire attentivement le chapitre XVI et de procéder aux modifications qui lui paraîtraient nécessaires :

³⁸ Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, *op. cit.*, t. VI, p. 277-278.

³⁹ Voir Arsène Houssaye, *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle*, rééd. cit., t. I, livre VI : « La Bohême romantique », p. 291-384.

Sir Theophilus O’Neddy,

Je te remercie à deux genoux de ton excellent conseil à propos de la grossière phrase de Déborah : à *dia et à hurhu*. Ces fautes de goût me sont assez coutumières ; j’en ai déjà pas mal derrière moi qui me poursuivent comme des remords.... Je demande expressément ton attention sur le chapitre que je t’envoie. Ce que tu y trouveras de mauvais, de languissant, biffe-le, je t’en prie, avant de l’envoyer à messire Terzuolo⁴⁰.

Quelques années plus tard, le 29 mars 1842, Borel invite Dondey à déjeuner le dimanche suivant, chez lui, à Asnières⁴¹. À la même époque, Théophile Dondey retrouve Joseph Bouchardy, qui, en mars 1843, l’invite à dîner, avec un autre membre du Petit Cénacle, Léon Clopet⁴². Il est peut-être également resté en contact avec Nerval, qui dédie les deux premiers feuilletons intitulés « Al-Kahira. Souvenirs d’Orient », publiés dans *La Silhouette* les 7 et 14 janvier 1849⁴³, « À Timothée O’Neddy ». On peut voir dans cette dédicace un jeu de mots fondé sur l’assonance, entre Timothée (du nom du patriarche de l’église apostolique d’Orient) et Philothée. Cependant, en 1841, Nerval dédie *Les Amours de Vienne* à « Timothée O’Neill », derrière lequel se cache Théophile Gautier⁴⁴. Il n’est donc pas certain que la dédicace à « Timothée O’Neddy » de 1849 soit réellement un hommage à l’auteur de *Feu et flamme*. Dondey évoque quant à lui « le pauvre Gérard » en termes affectueux dans sa lettre à Asselineau du 23 septembre 1862, où il raconte les déboires de l’auteur d’*Aurélia* avec la police, sous la monarchie de Juillet⁴⁵.

Le 21 juin 1867, Théophile Dondey assiste à la reprise d’*Hernani* à la Comédie-Française. Plusieurs de ses anciens amis sont présents

⁴⁰ Extrait cité par Alphonse Parran, dans *Romantiques. Éditions originales, vignettes, documents inédits ou peu connus*. Pétrus Borel. Alexandre Dumas, Alais, J. Martin, [mai] 1881, p. 12.

⁴¹ Fac-similé de la lettre reproduit dans *La Bibliothèque de Pierre Bergé*, catalogue de vente, Sotheby’s, 8 novembre 2016, lot 233.

⁴² Lettre reproduite dans *Romantisme. Première livraison. Varia*, Librairie Jérôme Doucet, catalogue n° 1, [2016], p. 46. Cinq lettres autographes de Bouchardy à Dondey furent vendues dans les papiers du poète, en décembre 1875.

⁴³ Dans la version en volume du *Voyage en Orient*, la dédicace reste anonyme : « À un ami ».

⁴⁴ Voir Nerval, *Voyage en Orient ; Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 1370.

⁴⁵ Voir ci-dessous, p. 227.

dans la salle, en particulier Théophile Gautier, qui rend compte de la représentation en termes émus :

Il y a trente-sept ans que, grâce au carré de papier rouge égratigné de la griffe *Hierro*, nous entrions au Théâtre-Français bien avant l'heure de la représentation, en compagnie de jeunes poètes, de jeunes peintres, de jeunes sculpteurs, — tout le monde était jeune alors ! — enthousiastes, pleins de foi et résolus à vaincre ou mourir dans la grande bataille littéraire qui allait se livrer. C'était le 25 février 1830, le jour d'*Hernani*, une date qu'aucun romantique n'a oubliée et dont les classiques se souviennent peut-être, car la lutte fut acharnée de part et d'autre. Beaux temps où les choses de l'intelligence passionnaient à ce point la foule !

Notre émotion n'a pas été moindre jeudi dernier. Trente-sept ans ! c'est plus de deux fois ce que Tacite appelle « un grand espace de la vie humaine ». Hélas ! des anciennes phalanges romantiques, il ne reste que bien peu de combattants ; mais tous ceux qui ont survécu étaient là, et nous les reconnaissons dans leur stalle ou dans leur loge avec un plaisir mélancolique en songeant aux bons compagnons disparus à tout jamais. Du reste, *Hernani* n'a plus besoin de sa vieille bande, personne ne songe à l'attaquer⁴⁶.

La même année, Dondey retrouve ses camarades à l'occasion d'un banquet en l'honneur de Célestin Nanteuil, nommé directeur de l'École de dessin de Dijon. Dans son feuilleton du 14 avril 1872, où il fournit de précieuses informations sur ce banquet, Théophile Gautier brosse un portrait nostalgique et pittoresque de l'auteur de *Feu et flamme* :

Dans un coin, entre deux camarades de Nanteuil, vers la fin du dîner, quand déjà l'on quittait sa place pour aller causer à l'autre bout de la table, nous aperçûmes un homme dont la tournure ne nous était pas inconnue. C'était Philothée O'Neddy qui sortait des catacombes de cette vie mystérieuse où il s'était plongé, qui venait boire le coup de l'étrier avec son ami Célestin Nanteuil partant pour Dijon au lieu d'aller à Saint-Jacques de Compostelle, comme c'était son projet. Ses cheveux étaient toujours crépus mais saupoudrés de gris et la raie creusée sur les ailes de son nez par son lorgnon était devenue si profonde avec le temps qu'il s'y incrustait et y tenait seul. Eh bien ! lui dîmes-nous en nous rapprochant de lui et lui secouant

⁴⁶ Théophile Gautier, « La reprise d'*Hernani* », *Le Moniteur universel*, 25 juin 1867 ; rééd. dans Théophile Gautier, *Écrits sur Hugo*, choix de textes, introduction et notes par Françoise Court-Perez, Paris, Champion, 2000, p. 149-150.

la main, à quand le second volume de vers ? — Il nous regarda de ses yeux bleus, effarés et troubles, et nous répondit avec un soupir : « Oh ! quand il n'y aura pas de Bourgeois⁴⁷ ! »

Le nom de Théophile Dondey apparaît encore dans la notice nécrologique que Gautier consacre à Joseph Bouchardy, mort le 28 mai 1870 :

Nous avons connu Bouchardy à l'âge de vingt ans, dans le petit cénacle qui se groupait autour de Pétrus Borel le lycanthrope, et dont faisaient partie Gérard de Nerval, Jehan Duseigneur, Augustus Mac Keat (Auguste Maquet), Philothée O'Neddy (Théophile Dondey), — car il était d'usage alors de donner un peu de bizarrerie et de truculence à son nom trop bourgeois [...] ⁴⁸.

À la mort de Gautier, en octobre 1872, Théophile Dondey est, avec Alphonse Brot et Auguste Maquet, l'un des derniers survivants du Petit Cénacle.

*

L'accueil réservé à *Feu et flamme* fut une déception pour son auteur. Près de trente ans après sa publication, Théophile Dondey écrit à Charles Asselineau que « le recueil dut faire son chemin tout seul, c'est-à-dire qu'il ne l'a pas fait du tout⁴⁹ ». Enregistré à la *Bibliographie de la France* le 14 août 1833, annoncé dans le numéro d'août 1833 de la *Revue de Paris*⁵⁰, il ne suscita que deux comptes rendus. Le premier, dans la *Revue encyclopédique*⁵¹, est probablement dû à Jean Reynaud, auteur d'une recension des *Rhapsodies* de Pétrus Borel en novembre 1831. Réservé, il met en garde la jeunesse romantique contre l'« idolâtrie exclusive de la forme » et « la recherche des fantômes et des strophes à effet »⁵². Le second, inconnu jusqu'à présent, et dont Dondey n'a sans doute pas

⁴⁷ Ci-dessous, p. 240.

⁴⁸ Théophile Gautier, « Nécrologie : J. Bouchardy », *Journal officiel de l'Empire français*, 6-7 juin 1870, p. 1, dans la « Revue des théâtres ».

⁴⁹ Ci-dessous, p. 224.

⁵⁰ Dans le « Bulletin bibliographique », p. 256.

⁵¹ T. [Jean Reynaud ?], « *Feu et flamme*, par Philothée O'Neddy », *Revue encyclopédique*, juillet-août 1833 ; ci-dessous, p. 171-181.

⁵² *Ibid.*, respectivement p. 171 et p. 181.

eu connaissance⁵³, a paru dans *La Tribune politique et littéraire* le 23 décembre 1833. Moins sévère que le compte rendu de la *Revue encyclopédique*, il désigne *Feu et flamme* comme un « essai » qui ne manque ni d'« énergie », ni de « passion »⁵⁴.

Après une longue éclipse, Théophile Dondey, qui a abandonné entre-temps son pseudonyme à consonance irlandaise, publie encore quelques poèmes dans la presse, entre mars 1839 et janvier 1842⁵⁵. Durant la même période, il fait paraître deux fragments de romans, *L'Escarcelle et la rapière* et *L'Abbé de Saint-Or*, respectivement dans la *Revue du grand monde* et dans *L'Estafette*. Au printemps de 1842, un conte intitulé *Histoire d'un anneau enchanté* est publié en volume chez Boulé après avoir paru dans *Le Magasin littéraire*⁵⁶. Un autre conte, *Le Lazare de l'amour*, paraît en huit livraisons dans *La Patrie*, entre le 31 janvier et le 7 février 1843. C'est également dans les colonnes de *La Patrie* que l'auteur de *Feu et flamme* s'essaie à la critique dramatique, à partir du 18 janvier 1843. Mais l'expérience tourne court. La direction du journal désapprouve l'enthousiasme avec lequel il défend *Les Burgraves*, dans ses chroniques des 13 et 27 mars 1843. « L'expression nous manque », écrit Dondey sur la pièce de Hugo,

pour vous révéler quelque chose des splendeurs de la forme, des magnificences de la poésie et du style. On est là en présence d'une ampleur, d'une lumière, d'une force, d'un vol, d'un souffle, qui éblouissent, qui transportent, qui électrisent, qui terrassent. À chaque instant, il vient sur vous des vers brûlants et merveilleux qui vous envahissent, qui vous remplissent, qui vont vous courant de la tête aux pieds comme des flammes. Jamais peut-être la pensée, l'imagination, la passion ne se sont formulées plus grandement, n'ont eu à leur usage plus d'éloquence et d'originalité. Si alors, au milieu des ivresses qu'il subit, l'entendement du critique se recueille et regarde sous cet éclat, sous cette harmonie, sous cette pompe

⁵³ Dans la lettre qu'il adresse à Charles Asselineau le 23 septembre 1862 (ci-dessous, p. 223-229), Dondey ne mentionne que le compte rendu de *Feu et flamme* publié dans la *Revue encyclopédique*.

⁵⁴ Anonyme, « *Feu et flamme* par Philothée O'Neddy », *La Tribune politique et littéraire*, 23 décembre 1833 ; ci-dessous, p. 187.

⁵⁵ Voir la bibliographie, ci-dessous, p. 139-144.

⁵⁶ L'*Histoire d'un anneau enchanté* fait actuellement l'objet d'un regain d'intérêt. Une traduction en anglais de ce conte, par Brian Stableford, a paru au printemps 2019, sous le titre *The Enchanted Ring*, aux éditions Snuggly Books.

d'images et d'élangs oratoires, il y découvre une solidité, une sûreté, une cohésion, une logique de langage, qui prouvent à quel point Victor Hugo a étudié nos grands maîtres du passé, à quel point il s'est assimilé leur vitale et robuste substance, et quel soin, quelle conscience il apporta incessamment à la contexture, à la fermeté, à la correction, à la durée de son style.

En somme, *Les Burgraves* sont peut-être ce qu'a fait de plus complet cet homme prodigieux [...] ⁵⁷.

La Patrie refuse une troisième chronique, intitulée « L'émeute aux *Burgraves* », qui dénonce la cabale organisée contre Hugo. Le poète trouve alors asile au *Courrier français*, auquel collaboraient Dumas et le Bibliophile Jacob ⁵⁸ ; il y fait paraître neuf chroniques dramatiques entre le 29 mai et le 23 octobre 1843. Ce sont ses dernières contributions journalistiques.

Après cette déconvenue, la vie littéraire de Théophile Dondey se poursuit loin des journaux, des revues et des maisons d'édition. Ses *Poésies posthumes*, recueillies en 1877, comportent, entre autres, trente-six sonnets composés entre 1834 et 1846, un recueil de « rhapsodies » intitulé *Les Tablettes amoureuses du vidame de Tyannes* et un « poème dramatique en trois actes et en vers », *Miranda ou les harpes fées*. Un poème de trente-quatre strophes intitulé *Le Cul de jatte*, daté d'août 1863, et qui porte en épigraphe un vers du *Misanthrope* (V, 4) : « C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité », témoigne de l'amertume du poète :

I.

Dans un repli de haie, au bord de la grand'route,
Établi sur son torse, arc-bouté de ses bras,
Il réside, humble et fier. Quand il ne rêve pas,
Quand ses yeux ont assez de l'éternelle voûte,
D'un air ardent, avide, il regarde, il écoute
Les entiers, les complets, leurs travaux, leurs débats.

⁵⁷ « Théâtre-Français. *Les Burgraves*, trilogie, par M. Victor Hugo », *La Patrie*, 13 mars 1843 ; rééd. dans Philothée O'Neddy (Théophile Dondey), *Œuvres en prose*, Paris, Charpentier, 1878, p. 222-223.

⁵⁸ Théophile Dondey avait sans doute fait la connaissance du Bibliophile Jacob à l'époque du Petit Cénacle (voir Jérôme Doucet, « Paul Lacroix, un camarade du Petit Cénacle », *Littératures* [Toulouse], n° 75, 2016, p. 57-69).

II.

Lui, fier !... Oui, par instants, sa mine devient haute.
 On sent qu'un grand démon de superbe — est son hôte.
 On dirait qu'il est fort et qu'il ose braver.
 Mais qu'un rustre, un quidam se mette à l'observer,
 Il rougit, il pâlit, pauvre nain, pris en faute,
 Et vite en son néant il sait se retrouver⁵⁹.

Théophile Dondey aura peut-être eu la satisfaction d'un début de reconnaissance dans les dernières années de sa vie. L'étude un peu sévère, mais très précieuse d'un point de vue bibliophilique, que Charles Asselineau lui consacre en août 1862, dans *Le Boulevard*, contribue à le faire sortir de l'oubli⁶⁰. Vers 1869, alors qu'il se lie d'amitié avec Armand Silvestre, lui aussi fonctionnaire au ministère des Finances, le vieux romantique suscite l'intérêt des Parnassiens. Évoquant les passions littéraires de sa jeunesse, Verlaine écrira plus tard dans ses *Confessions* (1895) : « Nous avons encore un peu du sang des Pétrus Borel et de ces Philothée O'Neddy que voici⁶¹ ». Deux vers de Rimbaud, dans *L'Orgie parisienne* (« Amasse les strideurs au cœur du clairon sourd ») et dans *Voyelles* (« O, Suprême Clairon plein des strideurs étranges »), associent deux termes, *strideur* et *clairon*, qui apparaissent dans un vers du *Fragment premier* de *Feu et flamme* : « La strideur des clairons, l'arôme du carnage »⁶². Dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Pierre Larousse fait l'éloge du recueil de Philothée O'Neddy, composé de « fort beaux vers »⁶³. L'hommage que Théophile Gautier

⁵⁹ Théophile Dondey, *Poésies posthumes*, Paris, Charpentier, 1877, p. 274 ; *Miranda ou les harpes fées*, suivi du *Cul de jatte*, présentés par Jean-Luc Faivre, Alfortville, Librairie Jérôme Doucet, « Bibliothèque frénétique », 2011, p. 151-157. Voir Anthony Glinoe, « Avant-propos », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 35, 2013, p. 13-19 ; Mélanie Leroy-Terquem, « Le sentiment de l'échec chez Philothée O'Neddy », *ibid.*, p. 62-69.

⁶⁰ Charles Asselineau, « Philothée O'Neddy », *Le Boulevard*, 10 et 17 août 1862, p. 1-3 ; voir l'extrait reproduit ci-dessous, p. 211-222.

⁶¹ Verlaine, *Confessions* (1895) ; *Œuvres en prose complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Borel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, rééd. 1993, p. 488. Voir aussi *Les Mémoires d'un veuf* (1886), *ibid.*, p. 106.

⁶² *Fragment premier* ; ci-dessous, p. 112.

⁶³ Pierre Larousse, « *Feu et flamme* », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. VIII, 1872, p. 300.

rend à son ancien camarade, le 14 août 1872, résonne comme une consécration, au goût un peu amer cependant. Gautier avoue, en termes habiles et imagés, avoir égaré son exemplaire de *Feu et flamme* :

Nous avons possédé autrefois un exemplaire de *Feu et flamme* avec dédicace autographe de l'auteur. Nous ne l'avons plus. Avez-vous remarqué que les livres curieux et devenus rares ont des jambes comme les petits bateaux sur lesquels l'enfant consulte son père [...] ⁶⁴ ?

L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* maintient une distance prudente à l'égard des outrances du romantisme de 1830 :

Tout est poussé de ton, haut en couleur, violent, arrivé aux dernières limites de l'expression, d'une originalité agressive, presque *ruisselant d'inouïsme*, [...] ; mais à travers les paradoxes biscornus, les maximes sophistiquées, les métaphores incohérentes, les hyperboles boursoufflées et les mots de six pieds de long, il y a le sentiment de la période poétique et l'harmonie du rythme⁶⁵.

Théophile Dondey s'éteint le 19 février 1875 après une longue maladie. Quelques notices nécrologiques paraissent, notamment d'Armand Silvestre et d'Auguste Vacquerie⁶⁶. Dans les semaines qui suivent, l'éditeur Rouquette imprime sous forme de plaquette la lettre que Dondey avait adressée à Asselineau le 23 septembre 1862⁶⁷. La bibliothèque du poète est dispersée en vente publique du 4 au 8 décembre 1875⁶⁸. Deux volumes d'œuvres posthumes sortent de

⁶⁴ Théophile Gautier, « Autres médaillons. Philothée O'Neddy », *Le Bien public*, 14 avril 1872 ; recueilli dans *Histoire du romantisme*, Paris, Charpentier, 1874 ; voir ci-dessous, p. 238.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 237.

⁶⁶ Voir la bibliographie, ci-dessous, p. 146-147 ; la notice nécrologique publiée par Auguste Vacquerie dans *Le Rappel*, le 23 février 1875, ci-dessous, p. 146 ; l'une des notices nécrologiques publiées par Armand Silvestre dans le *Bulletin français*, le 22 février 1875, ci-dessous, p. 241-243.

⁶⁷ *Lettre inédite de Philothée O'Neddy, auteur de « Feu et flamme », sur le groupe littéraire romantique dit des Bousingots (Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Bouchardy, Alphonse Brot, etc.)*, Paris, Rouquette, 1875 [enregistrée à la *Bibliographie de la France* le 24 mars 1875].

⁶⁸ Voir le *Catalogue des livres anciens et modernes composant la bibliothèque de feu M. Philothée O'Neddy (Théophile Dondey de Santeny, auteur de « Feu et flamme »)*, [vente des 4-8 décembre 1875, maison Sylvestre, 28 rue des Bons-Enfants], Paris, Adolphe Labitte, [1875].

presse chez Charpentier en février et décembre 1878⁶⁹. Ils suscitent quelques comptes rendus bienveillants, dans *L'Instruction publique*, *Le Figaro*, *La Gazette de France*, le *Journal officiel de la République française*, *Le Conseiller du bibliophile*, *Polybiblion* et la revue londonienne *The Academy*⁷⁰. Le critique du *Figaro*, Philippe Gille, juge plusieurs poèmes « dignes de figurer auprès des grandes œuvres des Hugo, des Musset et des Gautier⁷¹ ». En juillet 1883, Emmanuel Des Essarts, poète parnassien, ami de Mallarmé, consacre une étude à l'auteur de *Feu et flamme* dans *La Jeune France*⁷².

Comme Pétrus Borel et Théophile Gautier, O'Neddy est néanmoins la cible du parti antiromantique. En 1879, dans son *Histoire de la littérature française*, Frédéric Godefroy dresse un inventaire des « défauts » du poète :

Les faiblesses d'idées, les négligences de forme, l'incompréhensible et les excentricités d'inspiration abondent. On rencontre souvent trop d'exaltation ; on voit partout trop de personnalité. Cette application constante et orgueilleuse de la liberté du *moi* dans l'art n'est pas assez justifiée par la grandeur des sentiments et des passions⁷³.

En 1884, Charles Lenient, titulaire de la chaire de poésie française à la Sorbonne, lui reproche de manquer de « simplicité » et de « naturel » :

Ennemi de l'ordre établi, Philothée O'Neddy appartient, comme Pétrus Borel, à cette franc-maçonnerie littéraire dont les phrases en prose et les strophes en vers semblent moins des bijoux artistement taillés que des blocs cyclopéens destinés à la construction d'une Babel future, qui croule avant d'être bâtie. Sa préface ne brille ni par la modestie, ni par le bon goût, ni par le bon sens⁷⁴.

⁶⁹ Les *Poésies posthumes*, datées de 1877, ont été enregistrées à la *Bibliographie de la France* le 23 février 1878 ; les *Œuvres en prose*, le 7 décembre 1878.

⁷⁰ Voir la bibliographie, ci-dessous, p. 147-148.

⁷¹ Philippe Gille, « *Poésies posthumes*, par Philothée O'Neddy », *Le Figaro. Supplément du dimanche*, 2 juin 1878, p. 87.

⁷² Emmanuel Des Essarts, « Philothée O'Neddy », *La Jeune France*, 1^{er} juillet 1883 ; ci-dessous, p. 267-269.

⁷³ Frédéric Godefroy, « Dondey (Théophile) », dans *XIX^e siècle. Poètes*, t. II, 2^e éd., Paris, Gaume, 1879 ; reprint Nendeln (Liechtenstein), Kraus, 1967, p. 242.

⁷⁴ Charles Lenient, « Le second Cénacle (1831-1837). L'école des Bousingots », *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 12 avril 1884, p. 469.